

L'ARBRE EN ASIE

Programme et résumés

Jeudi 8 décembre 2016

09h00 **Manuelle FRANCK** (présidente de l'INALCO) : ouverture

Sous la présidence de **Pierre-Sylvain FILLIOZAT**, membre de l'AIBL, vice-président de la Société asiatique

9h15 **Jan M. F. VAN REETH** (professeur à l'Université d'Anvers) : « L'arbre du Paradis (sidrat al-muntahâ, Coran 53:14) et ses antécédents » Bien des fois, le récit du Coran est pratiquement incompréhensible si on ne se réfère pas à ses sources — bibliques, apocryphes ou légendaires — qui sont dans la majorité des cas d'origine chrétienne orientale (syriaque, éthiopienne). Ainsi l'Arbre paradisiaque qui cache le trône de Dieu (Sourate 53 : 14), se retrouve dans la tradition syriaque et judéo-chrétienne, remontant par ailleurs à la plus haute antiquité mésopotamienne. Un autre arbre — plus particulièrement un palmier — apparaît dans l'histoire coranique de la naissance de Jésus (Sourate 19, versets 23 et 25). L'étude des sources permet de définir le rapport exact entre les deux arbres.

9h45 **Laurent METZGER** (professeur à l'Université de La Rochelle) : « L'image de la forêt dans la littérature malaise » Bien que la forêt équatoriale recouvre encore une grande partie de la superficie de la Malaisie continentale et insulaire — même si le déboisement intense dû au développement urbain se poursuit — la forêt semble étrangement absente dans la littérature de ce pays. Une preuve de ce manque d'intérêt pour les

surfaces boisées peut être la pauvreté du vocabulaire malais sur la forêt, alors que cette langue est en revanche très riche en terminologie nautique et de navigation. Des explications ont été données telles que le fait qu'elle soit remplie d'esprits, de fantômes et qu'il ne fallait donc pas y entrer pour éviter de troubler ces créatures, puis les Malais ont également trouvé qu'il ne fallait pas s'y aventurer car elle était le repère des communistes durant la longue période de l'État d'Urgence (1948-1989). Tout cela nous révèle que la forêt a rarement fait l'objet de descriptions telles que nous en avons dans la littérature européenne — nous pouvons par exemple citer les superbes pages du *Génie du christianisme* dans lesquelles Chateaubriand évoque « une nuit dans les déserts du nouveau monde ». Néanmoins la forêt apparaît de temps en temps dans la littérature malaise, et le plus souvent sous un aspect négatif, c'est ce que nous voudrions présenter dans cette communication.

10h15 **Matthieu RICHELLE** (professeur à la Faculté de Théologie de Vaux-sur-Seine) : « De l'ashérah au bosquet sacré dans les livres des Rois »

La notion d'arbre sacré existait-elle dans l'ancien Israël ? Les chercheurs débattent âprement à ce sujet, en convoquant l'iconographie, l'archéologie, l'épigraphie et l'exégèse biblique. En particulier, plusieurs passages de la Bible hébraïque présupposent, aux yeux de certains historiens, l'existence d'un culte centré autour d'un arbre-déesse. Le terme *ashérah* a ainsi fait couler beaucoup d'encre, qu'il s'agisse de ses mentions dans des inscriptions de l'âge du Fer ou dans les livres des Rois. Désigne-t-il un poteau cultuel (opinion majoritaire), un arbre sacré (A. Lemaire) ou encore un sanctuaire (E. Puech, B. Sass) ? Dans cette contribution,



nous voudrions revenir sur l'interprétation de ce terme avec une attention spéciale portée à la manière dont il a été rendu dans les traductions anciennes. Notamment, la Septante fait intervenir, dans les livres des Rois, la notion de « bosquet sacré » (*alsos*) et l'on y rencontre même l'évocation d'un rite étrange dans un tel contexte, dans un verset difficile (1 R 15.13) qui mérite une étude particulière.

10h45 Pause

Sous la présidence de **Caroline GYSS**, CNRS-GSRL & administratrice de la bibliothèque de la Société asiatique

10h45 Annie MONTAUT (professeur émérite à l'INALCO) : « Arbre vivant, arbre ami, arbre parole dans l'Inde du Nord »

À partir du contexte bien connu de la sacralisation de l'arbre en Inde dont je prendrai deux exemples – celui de la communauté des Bichinois sacrifiant en 1720 plus de trois cents de leurs hommes pour défendre leurs forêts contre le maharaja de Jodhpur ; celui ensuite du mouvement Chipko qui vit les femmes du Garhwal enlacer les arbres pour les protéger des bulldozers de la National Forestry, dans les années soixante-dix – j'évoquerai le statut littéraire et philosophique de l'arbre, figure de la parole et préalable à l'action, dans un roman de Nagarjun (1951) dont il est le personnage principal.

11h15 Anna PONDOPOULO (chargée de recherche à l'INALCO) : « Arbres dans les traditions des Peuls pasteurs : guides et repères, confluences des forces magiques »

Nomades, semi-nomades et sédentaires, les sociétés peules ou foulbé de différentes régions de l'Afrique occidentale, unies par les histoires communes des migrations, dépendent de l'état de la brousse, de ses fluctuations climatiques, végétales et animales, des indices et des directions qu'elle peut donner à leurs transhumances à grandes et petites échelles. L'arbre fait également partie du paysage civilisé ; certaines espèces offrent leur marque aux identités des villages et des petites villes, participant de leur toponymie et de leur histoire ; ils donnent du matériel et du sens occulte à la construction des

clôtures, qui protègent et délimitent les concessions. Le thème de l'arbre est très présent dans les contes, dans les récits épiques, dans les qacidas et également dans les romans. Les vocabulaires des noms peuls qui désignent les arbres nous font remarquer que certaines espèces possèdent des valeurs symboliques et magiques, connues des personnes initiées aux savoirs secrets de la brousse. L'historien et l'écrivain Amadou Hampaté Bâ reflète ce rapport central que les bergers transhumants entretiennent avec l'arbre : les personnages de ses légendes et contes acquièrent leurs connaissances mystiques au contact des plantes : d'une branche de l'arbre « *nelbi-de-nulle-part* » le dieu des Peuls Guéno fabriqua le bâton de berger qu'il donna à Kikala, le premier homme.

Quelques groupes des Peuls sont supposés être plus spécialisés dans la connaissance de la langue des arbres et des animaux que d'autres, mais jusqu'à l'époque récente les prétendants au statut de *ardo*, chef du clan et meneur du groupe lors de la transhumance, se faisaient initier par un apprentissage spécial à la connaissance du langage de la brousse. Ces connaissances pouvaient se transmettre de père en fils ou bien être révélées par un génie. Pour les personnes initiées à ce savoir, certains arbres sont les sièges des pouvoirs surnaturels, les indicateurs des itinéraires et des décisions à prendre, les vecteurs des forces magiques qui révèlent des vérités cachées. Intermédiaires entre les mondes visibles et invisibles, ils apparaissent dans les rêves prémonitoires, et, souvent de concert avec les oiseaux, guident et protègent les héros des récits épiques. Mais l'évocation de l'arbre est chargée de sens social ; il indique l'évolution de l'homme et participe des étapes importantes de sa vie ; il délimite l'espace des humains et leurs hiérarchies. En nous référant aux récits épiques faisant partie du patrimoine des Fulbés du Sénégal, du Mali et de la Guinée, aussi bien qu'aux glossaires et aux vocabulaires des plantes, et à certains proverbes, nous essayerons de mettre en relief les cas de l'action magique des arbres et d'entreprendre le répertoire des thèmes liant l'arbre à la magie, et, ensuite, d'analyser les significations sociales de cette association.

11h45 **Marine BELLÉGO** (doctorante à

l'EHESS) : « Le grand banyan du jardin botanique de Calcutta »

Créé à la fin du dix-huitième siècle par un militaire de la *East India Company*, le jardin botanique de Calcutta se vit attribuer différents rôles : lieu de commerce, d'expérimentation, de collection, de diffusion du savoir, et de simple loisir. Au cours du dix-neuvième siècle, il devint l'un des lieux-vitrines de l'empire britannique. La pièce majeure en était le « Grand Banyan », immense arbre-forêt que l'on peut toujours admirer sur place. Le banyan, un arbre très courant, souvent parasitique, et sacré en Inde, était un élément typique de la représentation orientaliste de l'Inde. Au sein du jardin, toutefois, le Grand Banyan fut érigé en entité exceptionnelle. Sa croissance fut dirigée et encouragée, et bientôt émergea le mythe d'un arbre extraordinaire. Déjà présent sur le territoire du Jardin lors de sa création, ce spécimen de *ficus bengalensis* (Linn.) était un arbre du lieu, un autochtone. À la fin du XIXe siècle, il était devenu un symbole du pouvoir des occidentaux de faire prospérer et fructifier les êtres naturels. L'arbre était très souvent mentionné dans les récits de voyages à Calcutta, dans les rapports annuels du jardin, dans la presse locale. On lui donna une place centrale, faisant converger vers lui de multiples routes. L'arbre se fit individu : il devait avoir un âge (on lui attribua plusieurs dates de naissance), une taille (il fut certainement l'arbre le plus mesuré du monde), et une santé plus ou moins bonne. Au sein de l'enclave occidentale qu'était le Jardin, le Grand Banyan finit par constituer en quelque sorte la caution locale d'un lieu éminemment utopique. Les britanniques développèrent soigneusement le mythe d'un miracle local favorisé par l'action d'étrangers éclairés, donnant à leur manière à cet arbre une dimension sacrée – tout comme ces « natifs » dont ils ne cessaient de dénoncer les tendances superstitieuses. Arbre-symbole, arbre-personne, arbre construit, il devint un monument végétal à la gloire d'un empire toujours en quête de justification et de renforcement symbolique.

Sous la présidence de **Stéphane SAWAS**, directeur de l'Ecole doctorale de l'INALCO

14h30 **Amandine WATELIER-BRICOUT**

(doctorante à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3) : « Adopter un arbre : un rite unique décrit dans le chapitre 158 du *Skandapurāna* » Le *Mahābhārata* (Mbh 13.99.23-26) nous enseigne que l'homme qui plante un arbre sauve la lignée de ses ancêtres aussi bien passée, présente que future. Cette idée émaille l'ensemble de la littérature purāṇique : le *Padmapurāna* (28.22-32) précise que les arbres agissent comme des fils pour l'homme qui en est dépourvu, le *Mastyapurāna* (154.512) certifie qu'un arbre vaut dix fils, le *Nandipurāna* assure qu'un homme qui plante un arbre comme un fils sauve ses trois familles passée, présente et future. Toutes ces occurrences répertoriées par les auteurs de compilations de lois (*Dharmabandha*) attestent de l'existence d'une relation de paternité entre l'arbre et l'homme qui le plante. L'arbre prend ainsi une place plus importante que le fils naturel par le fait qu'il offre bois, écorce, feuilles, fleurs et fruits qui constituent les éléments essentiels des rites de satisfaction des ancêtres. La littérature sanskrite et l'iconographie indienne expriment par ailleurs la croyance en une fertilisation de l'arbre par la femme au travers du motif appelé « *dohada* » : le contact du pied, des lèvres, de la main d'une jeune femme permet à l'arbre de fleurir et de produire ses fruits. Ce motif est récurrent dans l'oeuvre de Kālidāsa (*Malavikāgnimitra* : Acte 3, 48 ; *Kumārasambhava* : sarga III, 26 ; *Raghuvamśa* : 19.12). La *Kādambārī* de Bāṇa y fait allusion à deux reprises (§436 et §567). Cette relation de l'arbre et de la femme s'est traduite dans la pierre par la représentation d'une jeune femme enlaçant le tronc ou tenant une branche d'un arbre Aśoka ou Śāl, appelée *śālabhañjikā*, dont on rencontre des exemples des premiers siècles de notre ère au dixième siècle. La femme apparaît dans ce motif comme l'amante de l'arbre qui, par ses attentions, lui permet de s'épanouir.

Ces témoignages littéraires et iconographiques invitent à considérer la relation particulière qui unit l'arbre, l'homme et la femme : l'arbre y est présenté comme le fils de l'homme qui le plante mais sa fonction salvatrice qui dépend

de sa floraison n'est réalisable que par les attentions de la femme. Cette relation ambiguë de la femme avec l'arbre, à la fois amante et mère de ses fleurs et fruits, se voit codifier d'une manière tout à fait singulière dans le *Skandapurāṇa*, qui décrit le rite d'adoption d'un arbre en tant que fils par une femme. Le chapitre 158 de ce texte, dont certains passages sont cités dans les compilations de lois médiévales (*Dharmanibandha*), explique, sous la forme d'un dialogue entre Śiva et Pārvaṭī, comment les arbres sauvent les pères des enfers et acquièrent ainsi une valeur plus grande que le fils naturel. La narration de la malédiction dont les arbres seraient victimes et celle de l'adoption d'un arbre Aśoka par la déesse elle-même sont deux éléments de ce chapitre dont on ne trouve nulle trace ailleurs.

La mise au jour de cette originalité permet de rendre compte des différents aspects que recouvre l'arbre dans ce texte et dans la société qui l'a produit. L'étude et l'analyse de ce chapitre inédit révéleront la place de l'arbre et de la femme au sein de la conception indienne du cycle des renaissances et des rites qui la soutiennent.

15h00 Satyanad KICHENASSAMY (professeur à l'Université de Reims) : « L'ombre du banyan : l'emploi métonymique de l'arbre dans la philosophie médiévale en pays tamoul »

Dans les textes philosophiques tamouls, les essences *kallāla* et *itti* évoquent des récits bien précis illustrant chacun un rapport particulier à la « raison » (tam. *aṛivu*, faculté de connaissance et de réflexion). Tout comme dans la littérature scientifique indienne, l'expression délibérément elliptique stimule la réflexion du lecteur attentif. L'étude des textes philosophiques tamouls et sanskrits permet de confirmer et de compléter des travaux récents sur l'iconographie de *Dakṣiṇāmūrti*, qui enseigne par le silence à l'ombre du banian.

16h00 Pause

Sous la présidence de **Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT**, directeur de recherche émérite au CNRS, secrétaire de la Société asiatique

16h15 Okyang CHAE-DUPORGE (chargée de cours à l'INALCO) : « Une étude des styles de représentation de l'arbre dans le ChaeSaekhwa de la fin de la dynastie Chosŏn »

ChaeSaekhwa (souvent appelée Minhwa) est un art réalisé à la fin de la dynastie Chosŏn (1392-1910). Bien souvent très colorée et de style libre avec des accumulations d'objets décoratifs, la peinture coréenne décorative est peinte pour décorer le cadre quotidien à la différence des peintures pour la contemplation. Cet art, longtemps resté dans l'ombre de la peinture lettrée hautement estimée, commence à être redécouvert et réévalué au début du XXe siècle. Peinte par non seulement des artistes anonymes de statut modeste pour le peuple mais aussi par des peintres de l'Académie pour les classes dirigeante ou moyenne, elle est en quelque sorte « une synthèse de la peinture coréenne » qui embrasse tous les thèmes. Nous pouvons voir la présence des arbres dans la plupart de ces thèmes jouant à la fois son rôle compositionnel, décoratif et symbolique. Grâce à la diversité des thèmes et des peintres de différentes classes sociales, nous assistons à leur représentation de styles très variés. Souvent les sujets et les styles des peintures royales ont été adoptés, puis, au fil du temps, les peintures sont devenues de plus en plus stylisées jusqu'à arriver à la lisière de l'abstraction. S'agit-il vraiment d'une évolution chronologiquement linéaire (la plupart des peintures non signées et non datées) ou le produit du transfert du thème dans les différents milieux ? En examinant les différents styles de représentation des arbres, nous chercherons à faire voir la liberté, la diversité et la modernité de cet art proprement coréen.

16h45 Paul BADY (professeur émérite à l'Université de Paris Diderot) : « La graphie de l'arbre dans la langue chinoise »

La clef de l'arbre est, avec celle de l'eau, l'une des plus fréquentes. Seule ou en composition avec d'autres parties phonétiques, elle revêt une signification particulière que l'on peut souligner.

17h15 **Serguei DMITRIEV** (chercheur à l'Institut de sciences orientales à l'Académie des Sciences de Moscou) : « Les noms des arbres dans *La Perle dans la Paume*, glossaire tangout-chinois du XII^e siècle »

La Perle opportune dans la paume, pour les langues tangoute et chinoise (*Mi zā ngwu ndziē mbu pīā ngu nīē*, *Fan-Han heshi zhang-zhong zhu*) est un glossaire rédigé par un lettré tangoute, Kwælde-riēphu, et édité pour la première fois en 1190 (quelques exemplaires d'éditions différentes ont été retrouvés dans la ville abandonnée de Khara-Khoto en 1908 par l'expédition de Piotr Kozlov et sont conservés à Saint-Petersbourg). C'est une source d'importance incomparable mais très peu étudiée. Ce rare exemplaire de glossaire bilingue tangoute-chinois fournit des explications irremplaçables de mots tangoutes, et sa valeur dépasse de loin les glossaires tangoutes unilingues. Il constitue à l'évidence un thésaurus de la culture tangoute qui donne une image très complète des divers aspects de la vie des Tangoutes. Aucune entrée de ce glossaire n'est traitée à la légère et nous y percevons la vraie essence de la civilisation tangoute. Dans la grande partie du glossaire consacrée aux plantes, une vingtaine de termes sont des noms d'arbres, parmi lesquels quatre sont des arbres sauvages, trois sont des arbres décoratifs, et les autres sont des arbres fruitiers comme le noyer. Le choix des termes et l'analyse étymologique des caractères nous permettent de relever des traits très particuliers des forêts et jardins tangoutes, ainsi que d'établir les principes de base de la formation de la terminologie botanique du monde tangoute (*Xi Xia*).

Vendredi 9 décembre 2016

Sous la présidence de **Jean-Pierre MAHÉ**, membre de l'AIBL, président de la Société asiatique

9h15 **Anna CAIOZZO** (maître de conférences à l'Université de Paris Diderot) : « L'arbre et le sacré dans la culture visuelle de l'Orient médiéval »

L'arbre dans certains cultes de l'Orient ancien est fréquemment associé au roi ou au héros, il en est le double et la parfaite métaphore de

l'arbre de vie. La cape de couronnement de Roger II rappelle parfaitement cet imaginaire de l'arbre en général et du palmier en particulier. L'arbre est également un double du souverain dans les corpus épiques à partir du XIV^e siècle devenant un véritable symbole du pouvoir. Toutefois, c'est dans l'univers des croyances que l'arbre déploie ses plus belles représentations. En effet, le monde musulman médiéval a hérité de nombreuses traditions relatives aux arbres que les arts visuels ont su intégrer sur de nombreux supports comme le montrent, entre autres, les décors du palais omeyyade de Mshatta. Zoroastrisme, paganisme préislamique, religions du livre, mais aussi les croyances des peuples qui régulièrement s'installent en Orient, Turcs, Mongols, apportent avec eux des influences stylistiques est-orientales. On évoquera l'irruption massive de l'arbre dans les arts mineurs avec l'arrivée des Saljoukides, mais surtout les grandes thématiques que l'arbre, tel un signe, indique aux lecteurs : la cosmologie et l'eschatologie, le merveilleux, le dépaysement et la magie, vestiges des époques antérieures à l'islamisation, enfin, l'arbre guide des mystiques, des prophètes et des saints. Cette réflexion permettra d'évoquer des espèces réelles (palmier, cyprès, platane, etc.) et imaginaires (type waq-waq) et les différentes symboliques affiliées.

9h45 **Annie CAUBET** (correspondant de l'AIBL) : « Le palmier dattier dans l'Antiquité, de la Mésopotamie à l'Indus »

Le palmier dattier (*Phoenix dactylifera*) occupe une place importante dans l'idéologie des civilisations du Proche-Orient ancien, dont le monde moderne occidental porte encore les traces (palmes du martyr, palmes académiques etc.). Dans un article écrit en collaboration avec une étudiante, je m'intéressai à la naissance et au développement du motif iconographique dès la fin du IV^e millénaire av. J.-C., dans les grandes zones de production agricole (oasis de Mésopotamie, du Levant et d'Égypte) et à sa diffusion vers le monde méditerranéen classique où le dattier, en perdant une partie de sa valeur économique, conserve ou se voit attribuer des aspects symboliques multiples. Certains motifs récurrents permettent d'observer la façon dont la vision de l'arbre se mani-

festive dans chacune des cultures et religions : associé à l'eau, à la femme, le palmier en vient à désigner l'espace de culte.

10h15 **Edith PARLIER-RENAULT** (professeure à l'Université de Paris Sorbonne) : « Arbres de sagesse et arbres de paradis dans l'iconographie de l'Inde ancienne »

Dans le *Mahājanaka jātaka*, le héros sent s'éveiller sa vocation monastique à la vue de deux arbres voisins : l'un, couvert de fruits, a été saccagé, l'autre, uniquement paré de son feuillage, a été préservé de ce sort. Le Bodhisattva y lit une allégorie de sa condition : les plaisirs liés à son statut de roi ne peuvent que causer sa perte ; il en tire la conclusion qu'il vaut mieux ne pas produire de fruits, autrement dit se retirer dans l'ascèse. Une dichotomie analogue semble bien se retrouver dans l'iconographie indienne : l'arbre dépourvu de fruits y paraît réservé aux figures de sage et de maître, qu'il s'agisse du Buddha ou de Śiva Dakṣiṇāmūrti, qu'ils soient assis sous le pippal (*ficus religiosa/aśvattha*) ou le banyan (*ficus indica/vaṭa/nyagrodha*), deux arbres dont le caractère sacré remonte aux textes védiques, tandis qu'en revanche l'arbre qui porte des fruits, - pratiquement toujours le manguier dans les images-, connote le plaisir et la fécondité, et se voit généralement associé aux divinités de la nature (*yakṣa* et *yakṣiṇī*). Entre les deux se situe cependant l'arbre couvert de fleurs, -*aśoka*, *kadamba*, *patala* ou autre variété- souvent attribué aussi aux *yakṣiṇī*, mais parfois également à tel Buddha ou Bodhisattva, à tel Jina, symbole tour à tour de la fugacité des apparences et de la perfection spirituelle, mais aussi offrande et hommage de la nature aux êtres libérés. Dans les premiers monuments du bouddhisme, à Bhārhut et Sāncī, et jusqu'au VI^{ème} siècle environ, l'arbre remplit souvent un rôle de signe iconographique, tandis qu'il tend à devenir plus tard simple motif décoratif. S'écartant parfois de la lettre des textes, la sculpture semble avoir traité fleurs, fruits ou feuillage comme des indices qui prennent leur sens dans leur relation respective et leur contexte. Dans cette communication nous examinerons à travers quelques exemples significatifs comment les différentes espèces d'arbres se répondent, au sein d'un même système symbolique, voire d'une religion à l'autre.

10h45 Pause

Sous la présidence de **Jean-Michel MOUTON**, correspondant de l'AIBL

11h00 **Farrokh VAHABZADEH** (maître de conférences à l'Université de Paris Sorbonne) : « Le mûrier : mythes et savoir-faire dans la fabrication des luths en Iran et en Asie centrale »
Le mûrier (*morus alba*), *derakht-e tut* en persan, est un arbre important, voire sacré, pour les musiciens et les luthiers en Iran et en Asie Centrale. Selon eux, «c'est un arbre qui n'a aucune partie inutile». On mange son fruit délicieux, on fait manger ses feuilles aux vers à soie (qui donnaient la soie des cordes autrefois) et on en fabrique enfin des dotârs (un luth à manche long) après la mort du mûrier, ce qui permet à l'arbre de continuer sa vie au travers de cet instrument. Il existe de nombreux mythes et histoires de saints liés à cet arbre et à la fabrication du dotâr. Ces histoires contiennent notamment les savoir-faire et les astuces sur la fabrication de l'instrument mais également sur la place qui occupe la musique dans ces sociétés. Je vais essayer dans cet article de mettre la lumière sur les différents rapports entre le mûrier et la tradition musicale du dotâr.

11h30 **Henri-Paul FRANCFORT** (membre de l'AIBL) : « Représentations d'arbres dans l'art des steppes de l'Asie »

Les images d'arbres abordées dans cette communication apparaissent sur des plaques métalliques ornées scythes et Xiongnu provenant des steppes de l'Asie orientale. Datées du 4^e siècle av. J.-C. au 2^e siècle ap. J.-C., elles figurent dans des compositions ornementales ou narratives à côté de personnages ou d'animaux.

De là il est proposé d'envisager quelques relations entre humains, animaux et arbres dans une perspective d'abord naturaliste mais aussi dans celle d'un système imaginaire et symbolique plus vaste qui engloberait, entre autres, des étoffes précieuses, des coiffes arborées par les élites et des pratiques funéraires.

On s'interrogera ensuite sur les valeurs possibles, iconiques et plastiques, des images d'arbres dans les constructions visuelles des

arts des steppes, replacés dans le panorama des arts des cultures géographiquement voisines et historiquement proches.

Enfin, à l'aide de rares textes, des significations possibles seront proposées, à titre d'hypothèses strictement régionales.

12h00 **Caroline GYSS** (CNRS-GSRL & administratrice de la bibliothèque de la Société asiatique) : « Peindre la nature : les connotations religieuses du motif de l'arbre dans la peinture chinoise à partir des Six-Dynasties »

L'arbre de différentes essences constitue un motif essentiel à la poésie et à la peinture de paysage en Chine ; cette dernière est désignée par le binôme « shan-shui » : « montagne-eau », marquant une vision dynamique et organique de la nature. Des compositions monumentales peintes sur rouleau vertical où figure une montagne massive axiale caractérisent l'avènement de l'art du paysage peint en Chine autour du XI^{ème} siècle. Ce genre à part entière va se développer durant près de 1000 ans, conservant toujours une primauté dans la vision esthétique chinoise, primauté qui tend à occulter d'autres genres picturaux au sein desquels la représentation de la nature trouve aussi sa place : peinture de fleurs et d'oiseaux, d'arbres, de bambous, de scènes historiques et de personnages placés dans un décor naturel ; Peinture murale dans les temples qui déploient sur les murs de leurs pavillons des hagiographies de saints, des illustrations des jatakas du Bouddha ou les figurations des grandes divinités : triades bouddhistes ou taoïstes dans des paysages où montagnes et bosquets d'arbres servent à encadrer et à séparer les scènes. Dans ces compositions, les arbres tiennent le double rôle d'éléments d'un vocabulaire explicite et d'une syntaxe formelle qui structure l'image.

Le thème de l'arbre, s'affranchissant de son environnement paysager pour acquérir une valeur iconique et un sens philosophique et poétique se développe dans la peinture chinoise à la fin de la période Song (13^è s.). Cette évolution a été durablement associée à la peinture dite de lettrés. Il est constant que les lettrés-fonctionnaires qui constituaient l'épine dorsale du système administratif de la Chine impériale ont fourni un vaste contin-

gent d'artistes peintres, calligraphes et poètes. Leur formation fondée sur l'étude, la copie et la glose des ouvrages classiques chinois faisait d'eux des calligraphes experts et parfois inspirés. La peinture d'arbres et de bambous à l'encre monochrome entretient des liens évidents avec la calligraphie.

Il est d'usage de considérer la peinture d'arbres et de bambous comme un type d'activité récréative ou faisant partie des pratiques de sociabilité qui se développent dans les milieux lettrés et urbains de la Chine à l'aube de la modernité. A partir des Ming (1368-1744) le fort développement du marché de l'art dans les grandes métropoles régionales surtout en Chine du sud a élargi considérablement la production et la diffusion de ces petites compositions d'arbres ou de bambous vite réalisées qui s'offraient ou s'échangeaient à l'occasion de fêtes et de commémorations. Ce genre considéré comme typiquement pratiqué par les lettrés-fonctionnaires à leurs heures de délasserement est devenu l'objet d'une production plus ou moins standardisée dans des ateliers commerciaux.

12h30 **Philippe MÉNARD** (professeur à l'Université de Paris Sorbonne) : « L'Arbre seul ou l'Arbre sec dans le texte de Marco Polo »

Aux confins de la Perse et de l'Afghanistan, dans la région du Khorassan, le *Devisement du monde* de Marco Polo consacre un développement à l'*Arbre Seul* appelé aussi l'*Arbre Sec*. Les érudits ont présenté jadis maintes conjectures sur ces termes en se fondant sur un petit nombre d'attestations. Il faut commencer par engager de larges investigations à travers les diverses versions conservées. On découvre alors que plusieurs des formes avancées jadis par Pelliot dans ses *Notes on Marco Polo* s'avèrent inexactes. Les perspectives et les résultats changent dès lors. *L'Arbre Seul* est attesté presque partout, dans la version franco-italienne, la française, la toscane, la vénitienne, la version latine du manuscrit de Tolède. Preuve de l'ancienneté et de l'authenticité de cette leçon. Une innovation singulière se rencontre dans la version latine de Pipino et chez Ramusio qui disent respectivement *Arbor Solis* et *Albero del Sole*. On peut démontrer qu'il s'agit d'un changement isolé qui ne re-

monte pas à l'auteur : en latin *solus* est devenu *solis* par méprise. Ce remaniement peut s'expliquer par référence au *Roman d'Alexandre*, antérieur à Marco Polo. Mais l'*Arbre du Soleil* doué de paroles et qui prédit l'avenir du héros dans ce roman ne saurait être invoqué pour expliquer le texte de Marco Polo. Le passage du *Devisement* est complètement différent. En ce qui concerne l'*Arbre Sec*, attesté dans toutes les rédactions, il faut se souvenir d'abord qu'il appartient bien à la réalité. Maints voyageurs en ont vu un, à l'écart, unique et précieux ami de l'homme, survivant dans des étendues arides. D'autre part, une allusion est faite ici à une légende chrétienne ancienne : un arbre vénérable, né au commencement du monde, est devenu sec au moment de la Crucifixion du Christ. Il reverdira quand les Chrétiens reprendront Jérusalem. Un élément du texte de Marco Polo révèle, semble-t-il, que le voyageur connaissait cette antique histoire. Yule et Pelliot ont tour à tour déversé sur le passage une foule de renvois qui témoignent d'une solide érudition, mais qui compliquent inutilement la compréhension du texte. Il convient d'écarter les entassements de conjectures approximatives relatives à un Arbre sacré, un Arbre de Vie, un Arbre cosmique, car elle sont totalement étrangères au récit de Polo. Il faut peut-être aussi renoncer aux mots persans qu'on a voulu retrouver derrière l'adjectif *Seul*. Les détails précis donnés par le voyageur sur l'aspect de l'arbre, son écorce, sa couleur, son feuillage, ses fruits suggèrent, en revanche, qu'il a bien vu l'arbre qu'il décrit, isolé au milieu d'une vaste étendue désertique. Il parle en témoin oculaire. Il n'est pas nécessaire de compliquer les choses simples et d'entasser des masses de références mythologiques ou exotiques. Comparaison n'est pas raison. On risque d'obscurcir le récit du voyageur. Moyennant quelques précautions de méthode et grâce à l'emploi de la critique textuelle il est possible de remonter au texte original et de comprendre la genèse des diverses variantes.

15h30 Séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous la présidence de **Michel BUR**, président de l'Académie

Victor GYSEMBERGH (docteur à l'Université de Reims), sous le patronage de Pierre-Sylvain Filliozat : « Démocrite d'Abdère et la végétation asiatique »

Démocrite d'Abdère, célèbre philosophe et homme de science de la Grèce classique, se voit attribuer par plusieurs auteurs antiques des fragments botaniques décrivant la flore du continent asiatique.

François DELPECH (directeur de recherche émérite au CNRS), sous le patronage de Jean-Pierre Mahé : « Alexandre et les arbres du Paradis : notes comparatives autour d'un mythe dendrologique du Roman d'Alexandre (Pseudo-Callisthène II, 36) »

Lors de son équipée asiatique, le héros du *Roman d'Alexandre* se trouve confronté à plusieurs reprises à des arbres merveilleux, dont les plus célèbres sont les arbres oraculaires du Soleil et de la Lune (qui lui annoncent sa mort prochaine). Beaucoup moins souvent commenté, mais aussi intéressant, s'avère cependant l'épisode concernant les arbres porteurs de résines aromatiques, dont la hauteur varie selon les heures du jour, qu'Alexandre et son armée rencontrent après leurs démêlés avec les hommes sauvages aboyeurs (Ps.-Call. II,36). Non moins fabuleux que les arbres oraculaires, dont les connotations "anthropiques" et les modèles grecs ont été bien mis en lumière par M. Casari, ces arbres "pleureurs" semblent avoir une dimension principalement cosmologique et relever d'un légendaire à la fois héliaque et "paradisique" qui paraît faire écho à certains mythes de l'Inde ancienne et inviter à une comparaison avec d'autres récits orientaux où le héros macédonien est mis en relation avec des arbres surnaturels et assure, de ce fait, une conjonction entre le monde céleste et le monde humain.

Pierre-Sylvain FILLIOZAT (membre de l'AIBL, vice-président de la Société asiatique) : Conclusion